

## Formation et combats d'un frère éducateur

Yves Gingras

*Et j'ai pris la longue route, seul,  
ouvrant sur toutes choses les yeux du géologue et du botaniste,  
du fervent de l'art et du curieux de l'homme et du chrétien aussi.*  
Marie-Victorin, « Croquis africains »

Le monde intellectuel québécois de l'entre-deux-guerres a été marqué par deux grandes figures dont le parcours et les idées sont contrastées : Lionel Groulx et Marie-Victorin. Le premier, né en 1878, est fils de cultivateur, fait ses études classiques, devient prêtre, enseigne dans un collège et occupe ensuite un poste de professeur d'histoire à l'Université de Montréal. Le second, né en 1885, est fils d'un marchand prospère de Québec, fréquente l'Académie commerciale dirigée par les Frères des écoles chrétiennes pour devenir ensuite un des leurs et se consacrer à l'enseignement primaire et secondaire avant d'être propulsé sur la scène universitaire. Là où Lionel Groulx clamait "Notre maître le passé", Marie-Victorin aimait à rappeler cette phrase qu'il avait lue chez Léonard de Vinci: "Ne soyons pas dupes du passé". Au Québec, leurs noms sont aujourd'hui justement immortalisés et font partie de la mémoire collective grâce à des rues, des boulevards, des prix et des institutions éponymes.

Si l'on se tourne vers les rayons des bibliothèques pour trouver leurs œuvres ou les travaux qui leurs sont consacrés, on constate par contre un déséquilibre important: alors que Groulx a trouvé des chercheurs qui se sont penchés sérieusement sur son œuvre et ont travaillé à l'édition de sa correspondance et de son Journal, Marie-Victorin a été plus négligé par les historiens<sup>1</sup>. Heureusement, le frère Gilles Baudet, lui aussi de la congrégation des Frères des écoles chrétiennes, qui avait eu l'heureuse idée de publier il y a

---

<sup>1</sup> Les volumes parus sur Marie-Victorin sont plus apologétiques qu'analytiques. Pour une revue des travaux qui lui ont été consacrés voir, Yves Gingras, « L'itinéraire de Marie-Victorin », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 39, n° 1, 1985, p. 77-82. Je constate à la relecture de ce texte que je profitais alors du centenaire de la naissance de Marie-Victorin pour suggérer que cet événement était propice à la publication de son Journal! Curieuse coïncidence que je sois aujourd'hui amené à en écrire l'introduction...

trente-cinq ans déjà le beau recueil des lettres de Marie-Victorin à sa sœur aînée, Adelcie, Mère Marie-des-Anges<sup>2</sup>, nous offre aujourd'hui, fruit d'un travail de collaboration avec Lucie Jasmin, un document précieux : le journal intime que le fondateur du Jardin botanique de Montréal a tenu entre 1903 et 1920, années cruciales de sa formation spirituelle et intellectuelle. Leurs annotations permettront au lecteur de mieux identifier, des volumes, des lieux géographiques, des institutions et surtout des personnages et des événements qui ne sont que mentionnés dans le Journal et que les notes présentent plus en détail. Ce travail patient et minutieux est essentiel et permet au lecteur de mieux comprendre le contexte dans lequel Marie-Victorin évolue au fil des ans.

Ce document exceptionnel permettra au lecteur d'accompagner un jeune homme de dix-huit ans dans les joies et les tourments de sa vocation religieuse, littéraire et scientifique et de le suivre jusqu'à l'âge de trente-cinq ans, avant que la conjoncture de l'après-guerre ne vienne transformer radicalement sa carrière. Celui qui avait choisi de se vouer à l'éducation des enfants – et le présent journal montre bien qu'il se soucie beaucoup de la réussite intellectuelle et spirituelle de ses élèves parmi lesquels il cherche aussi des recrues pour sa congrégation – était essentiellement un autodidacte. Probablement trop pris par ses nouvelles tâches universitaires, il abandonne la rédaction de son Journal au moment même où il commence une vie publique qui s'avérera très intense.

La carrière de Marie-Victorin se divise ainsi naturellement en deux périodes : avant et après 1920, année où il est nommé professeur de botanique à la toute nouvelle Faculté des sciences de l'Université de Montréal. Sa vie publique de 1920 à 1944, année de sa mort tragique le 15 juillet des suites d'un accident d'auto, est assez connue par ses multiples interventions publiques, ses nombreuses réalisations, dont le fameux Jardin botanique de Montréal, et les lecteurs ont maintenant accès à ses principaux textes

---

<sup>2</sup> *Confidence et combat. Lettres 1924-1944, frère Marie-Victorin, é.c.* présentation et notes, Gilles Beaudet, é.c., Montréal, Lidec, 1969.

polémiques<sup>3</sup>. Sa vie privée reste par contre assez peu connue et la publication de son Journal nous y donne un premier accès.

### **Du miroir à la fenêtre**

Il est rare de pouvoir connaître les pensées intimes d'une forte personnalité qui, très tôt, dut affronter les obstacles placés devant elle par des esprits plus timorés qui ne savaient que penser des nombreux projets que le jeune frère proposait à ses élèves. Il est encore moins fréquent de pouvoir partager les interrogations souvent candides d'un jeune religieux qui se demande comment concilier les réactions normales de son corps mâle avec le vœu de chasteté qui définit sa condition. Il faut d'ailleurs lire ce Journal comme il a été écrit – à petites doses – et ne pas ne pas y chercher des effets de style mais l'expression d'une pensée (et d'une action) qui cherche sa voie pour atteindre Dieu. Nous ne vivons plus aujourd'hui dans le même monde, mais le *modus operandi* n'a pas changé et force encore l'admiration : *réfléchir sur soi* de façon lucide et honnête n'est jamais facile, ni même courant, et la fréquentation de ce Journal pourra amener de nombreux lecteurs à apprendre à se poser eux aussi des questions sur leur volonté, leurs actions et le sens de leur vie.

Comme tous les diaristes, le jeune Conrad Kirouak promettait de tout dire : « mes impressions, mes joies, mes peines, mes consolations, mes travaux, mes 'bleus'. Je ne cacherai rien à ce fidèle miroir » (7 juin 1903). Si pour Marie-Victorin son Journal intime devait servir de miroir, face auquel il pourrait réfléchir plume à la main, évaluer ses actions et ses omissions, sa publication aujourd'hui le transforme en fenêtre qui nous donne une vue unique sur ses pensées intimes et son dialogue intérieur avec celui auquel il avait décidé de consacrer sa vie : Jésus.

Les historiens pourront utiliser ce document pour faire des analyses comparatives nouvelles avec, par exemple, le *Journal* de Lionel Groulx et ainsi comparer leurs lectures, leurs réflexions sur la vie, la société

---

<sup>3</sup> Sur la période 1920-1944, voir mon introduction à Marie-Victorin, *Science, culture et nation*, textes choisis et présents par Yves Gingras, Montréal, Boréal, 1996.

et la religion<sup>4</sup>. Ses multiples annotations sur ses retraites annuelles éclairent en effet la vie religieuse de son époque. Ses réflexions sur les difficultés de sa sœur cadette Laura à s'intégrer à la vie religieuse, qu'elle abandonnera pour finalement se marier, nous font mieux saisir la souffrance morale de ceux et celles qui faisaient le choix, pas toujours éclairé, d'une vie religieuse qui ne correspondait pas vraiment à leur tempérament. Enfin, ce document offre un éclairage nouveau sur la vie de Marie-Victorin dont la biographie la plus complète demeure toujours celle rédigée par Robert Rumilly et parue cinq ans seulement après la mort du frère<sup>5</sup>. Bien que Rumilly ait eu accès à son Journal, qu'il cite souvent, le caractère officiel de son travail publié par les presses des Frères des écoles chrétiennes, sans parler du contexte social de l'époque qui rendait impossible toute discussion des questions liées à la sexualité, par exemple, font que peu des éléments qu'il contient ont vraiment été utilisés pour présenter une vision réaliste de la période pendant laquelle il apprit à devenir religieux et à contrôler sa libido en la sublimant dans de multiples projets qui le tenaient occupé. On peut en somme appliquer à Marie-Victorin la réflexion que lui inspirait la lecture du journal de sa sœur Adelcie (Mère Marie-des-Anges) : « quelle étude intéressante que celle d'une âme; que de luttes entre ses puissances, ses passions, quel rapprochement de grandeurs et de bassesses » (30 janvier 1904).

### **Combats intimes**

Le thème du combat est omniprésent chez Marie-Victorin. Son Journal, mais aussi sa correspondance avec sa sœur Adelcie, en témoignent et le frère Beaudet l'a bien vu en donnant pour titre à ces échanges : « Confiance et combat ». Sa conviction s'affirme très tôt que « la cause de l'éducation est assez belle pour qu'on combatte pour elle » (11 sept. 1908), ce qu'il fera toute sa vie avec une vigueur de plus en plus grande. Mais si on connaît assez bien les nombreux combats publics de Marie-Victorin en faveur du

---

<sup>4</sup> Voir par exemple Pierre Hébert, avec la collaboration de Marilyn Baszczyński, *Le journal intime au Québec, structure, évolution, réception*, Montréal, Fides, 1988; Lionel Groulx, *Journal, 1895-1911*, édition critique par Gisèle Huot et Réjean Bergeron, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1984, 2 volumes.

<sup>5</sup> Robert Rumilly, *Le frère Marie-Victorin et son temps*, Montréal, Frères des écoles chrétiennes, 1949. Voir aussi celle, plus récente, de Gilles Beaudet, é.c. *Frère Marie-Victorin*, Montréal, Lidec, 1985.

développement d'institutions scientifiques et de la modernisation de l'enseignement des sciences – causes au nom desquelles il n'a pas hésité à se faire de nombreux ennemis et à pointer du doigt un clergé souvent conservateur<sup>6</sup> –, on ignore cependant à peu près tout de ses combats intimes : ceux qu'il devait mener contre les forts instincts sexuels qui venaient lui rappeler régulièrement qu'il était un homme attiré par le sexe opposé. Dévouer sa vie à Dieu, comme le fit Conrad Kirouak n'est pas chose facile, on le conçoit aisément, mais on a rarement des documents nous permettant d'assister en quelque sorte de l'intérieur à cette lutte constante contre les appels de la chair.

On sait aujourd'hui que le frère a entretenu, vers le milieu des années 1930, des échanges épistolaires sur la sexualité humaine avec son assistante Marcelle Gauvreau<sup>7</sup>. C'est probablement sur cette question délicate que le présent journal jette une lumière nouvelle. On découvre en effet qu'il s'est intéressé très tôt, sous l'inspiration d'auteurs de son époque, à la question de l'éducation sexuelle des jeunes adolescents dont il avait la charge au Collège de Longueuil. Convaincu qu'il ne fallait pas confondre le mal et la nature, il se sentit donc le devoir d'éclairer des jeunes laissés à eux-mêmes : « Lorsque s'éveille en l'enfant la vie sexuelle, lorsque tout étonné il se sent des énergies nouvelles, des pouvoirs nouveaux, le plus souvent hélas il n'a personne d'autorisé pour lui dire franchement ce qui se passe en lui, pour l'initier au mystère de la procréation et lui définir clairement ses devoirs à l'égard de ses organes créateurs » (8 juillet 1910). Il prend ainsi des notes sur les croyances des jeunes concernant la masturbation (11 déc. 1912), obtient de ses élèves des « listes d'expressions à double sens et de signes lascifs en usage » dans le collège (24 février 1913), lit les ouvrages savants sur la biologie des organes sexuels (27 nov. 1913). Tout cela l'amène à tenter « une expérience dangereuse à quelques égards, en faisant l'éducation sexuelle de quelques-uns de [s]es jeunes gens » (4 mars 1913). Car il « aime à étudier l'enfant d'après nature et à

---

<sup>6</sup> Voir par exemple les textes « Après la bataille, les œuvres de paix » et « La science et notre vie nationale » dans Marie-Victorin, *Science, culture et nation*, *op. cit.*

<sup>7</sup> Luc Chartrand, "Les amours secrètes du frère Marie-Victorin", *L'actualité*, vol. 15, no 3, mars 1990, p. 29-34. Cet article ne mentionne pas le nom de la correspondante mais Nive Voisine, dans le Tome 2 de son histoire des Frères des écoles chrétiennes au Canada, *Une ère de prospérité, 1880-1946*, Sainte-Foy, Éditions Anne Sigier, 1992 identifie Marcelle Gauvreau, p. 243.

contrôler les connaissances livresques » (13 mai 1916). Il est très conscient « d'avoir des hardiesses que tout le monde n'approuverait pas, surtout en ce qui concerne l'éducation de la chasteté chez les enfants » (31 déc. 1913) et de faire « sous l'œil de Dieu de la psychologie expérimentale » (7 octobre 1915). Il se demande d'ailleurs s'il ne se glisse pas « une part de plaisir » dans son zèle à faire l'éducation sexuelle des jeunes. Même si « les résultats semblent rassurants » (4 mars 1913), il se dit parfois qu'il a « tort de côtoyer de si près le mal et de vouloir [s]e tenir exactement sur la frontière » (19 juillet 1917). Chose certaine, il devait combattre de façon récurrente les appels de la chair, car il portait sa virginité, dit-il, « dans un vase d'argile, dans un corps avide de jouissances, prêt à se jeter dans toutes les fanges » (10 juillet 1904). À 31 ans, il se dit même atteint par le « démon du Midi » et sent que sa « chasteté est en péril. [S]es notions sur la moralité de tels ou tels actes deviennent confuses, et cet état de doute [l]'expose à des chutes » (18 juillet 1916). L'été suivant à la même date, car, à cette époque, son Journal « saute d'une retraite à l'autre » (18 juillet 1916), la crise morale semble atteindre son paroxysme : « je sens la menace de la chair qui sur mes 32 ans veut reprendre son emprise, qui parfois colore les choses de nuances que je ne n'ai jamais vues [...] je crois bien que j'en suis à une des passes difficiles. Au point de vue intellectuel le succès me sourit, trop peut-être, et peut-être que le démon de l'orgueil et celui de la chair s'appêtent tous deux, et de concert, à me livrer de terribles assauts » (18 juillet 1917). Lui qui suivait de près l'actualité, fait même un rapprochement étonnant et original entre sa crise morale et la crise de la conscription qui bat alors son plein : la « crise politique qui se prépare offrirait une porte de sortie facile », car il est certain qu'elle « va changer la face de nos vies et de nos habitudes aussi » (21 juillet 1917).

Le frère Marie-Victorin avait aussi des vues, avant-gardistes à l'époque, sur l'éducation sexuelles des jeunes femmes. En témoigne une lettre à sa nièce qui, en 1937, entreprend un voyage en Europe, avec ses encouragements, et dans laquelle il lui conseille de ne pas « s'offusquer des nudités qui sont partout dans le vieux pays » car, ajoute-t-il « notre éducation n'est pas bien faite là-dessus ». Il lui demande jusqu'où elle a poussé ses « études de biologie humaine » et lui conseille « d'aller au fond des choses une fois pour

toutes », l'ignorance n'étant pas vertu<sup>8</sup>. Marie-Victorin n'aimait pas les « grimaces » et la « ferblanterie des dévotionnettes<sup>9</sup> », et il avait une vue lucide des transformations sociales qui allaient modifier radicalement le rôle des religieux et des religieuses. Il était convaincu que leur formation devrait changer si l'Église voulait « résister dans le monde nouveau qui se fait jour sous nos yeux avec une rapidité fantastique ». En 1941, il déclare à son neveu, tout jeune prêtre qui en est à sa première messe: « Je pense qu'il est fini le temps où le prêtre canadien, béni et honoré de tous, était un petit roi dans une paroisse rurale qui ignorait le grand bruit que fait le vaste monde. Les prêtres de ta génération seront des 'sacs-au dos'!<sup>10</sup> ».

À la même époque, il aimait discuter avec sa sœur de la question du vote des femmes et déplorait que le Cardinal Villeneuve « se soit rangé si catégoriquement avec les nombreux ennemis de votre 'secte'. Moi je n'aurais pas fait cela » lui confie-t-il. Avec son humour habituel il ajoute: « je suis certain qu'elles voteraient toujours pour le plus joli candidat!!! Et je pense que cela n'irait pas plus mal que ça va là! Homme pour homme, insignifiant pour insignifiant, pourquoi ne pas prendre le plus beau? Tu vois que je traite sérieusement cette fondamentale question du vote féminin! »<sup>11</sup> Quelques mois plus tard, le vote ayant eu lieu, il lui écrit: « Dans la lutte entre le jupon et la soutane, le résultat n'est pas douteux. L'expérience l'a prouvé une fois de plus. Madame Casgrain l'a remporté. Cela prouve que s'il y avait des cardinaux femelles, l'on verrait du nouveau dans la sainte Église catholique »<sup>12</sup>.

### **Patriote et réformateur**

Marie-Victorin a toujours porté un jugement critique sur les politiciens qu'il semble trouver trop opportunistes. Posant son regard analytique et un peu distant sur un discours du Premier ministre Lomer

---

<sup>8</sup> Lettre de Marie-Victorin à Madeleine Drolet, 22 juillet 1937, dans *Confidence et combat*, *op. cit.* p. 136-137.

<sup>9</sup> *Idem*, p. 138.

<sup>10</sup> *Idem*, p. 180-181.

<sup>11</sup> Lettre de Marie-Victorin à Mère Marie-des-Anges, 12 mars 1940, dans *Confidence et combat*, *op. cit.*, p. 162.

<sup>12</sup> Lettre de Marie-Victorin à Mère Marie-des-Anges, 28 mai 1940, dans *Confidence et combat*, *op. cit.*, p. 168-169.

Gouin, prononcé lors d'une assemblée publique au Carré Hurteau, il se dit qu'il est « étrange comme ces gens-là seraient nobles et grands sans cette boue qu'ils ne peuvent manquer de récolter dans les marécages de la politique » (1 oct. 1907). Fervent patriote, il se console en voyant en la personne d'Henri Bourassa, qui se présente alors aux élections fédérales de 1908, « au moins un homme au franc-parler et à l'âme droite qui va rentrer en chambre. Que Dieu lui accorde de ne point dévier de la voie droite » (10 juin 1908). Et le jour de l'élection il se demande sur un ton ironique: « Que va-t-il sortir de l'urne; du bleu et du rouge et probablement peu d'hommes » (26 octobre 1908). Mais son scepticisme face aux politiciens n'empêchera jamais ce fin stratège de les utiliser à ses fins et de les enrôler dans ses projets, comme il le fit avec Camilien Houde et plus tard avec Maurice Duplessis, qui, élu en 1936, débloquent des fonds pour appuyer la construction du jardin botanique<sup>13</sup>. Fervent nationaliste, il applaudira à la création du *Devoir*, « le grand événement de la saison » (22 janvier 1910) et se flattera plus tard d'en être devenu collaborateur sous le pseudonyme « M. Son Pays », textes qui lui permettent, dit-il de « faire passer d'utiles vérités » (15 janvier 1916)<sup>14</sup>.

Homme d'action et de conviction, il n'aime pas les timorés et ceux qui s'apitoient sur leur sort au lieu de se prendre en main: « Rien que d'entendre des gémissements sur la dégénérescence de notre race canadienne, m'énerve » écrit-il le 8 mars 1908. Écrite à 23 ans, cette phrase annonce ses textes de combat qui commenceront à paraître en 1917 et feront dire, vingt ans plus tard, au journaliste et critique de l'éducation Jean-Charles Harvey, qu'une « demi-douzaine de Marie-Victorin transformeraient le Québec en moins de vingt ans<sup>15</sup> ».

On comprend sans peine que son franc-parler lui ait attiré au cours de sa carrière de nombreux ennuis et beaucoup d'ennemis, tant au sein de sa communauté que dans le monde universitaire. Mais, loin d'être

---

<sup>13</sup> Sur l'appui de Marie-Victorin et de ses disciples à l'élection de Duplessis en 1936, voir Raymond Duchesne, *La science et le pouvoir au Québec (1920-1960)*, Québec, 1976.

<sup>14</sup> Pour plus de détails sur les relations de Marie-Victorin avec les artisans du *Devoir*, voir Yves Gingras, « Science et communauté scientifique, 1910-1993 », dans *Le Devoir, reflet du Québec au 20<sup>e</sup> siècle*, sous la direction de Robert Lahaise, Montréal, HMH, 1994, pp. 215-236.

<sup>15</sup> Jean-Charles Harvey, *Le jour*, 22 octobre 1938.



tardives, sa propension aux réformes et sa tendance à exprimer ses opinions sans détour, même à ses supérieurs, sont palpables dans les observations qui parsèment son Journal. Il se reproche d'ailleurs d'avoir « pris l'habitude d'une déplorable liberté de langage qui [l]e fait citer un peu tout le monde à [s]on tribunal » (7 juillet 1909). En pleine retraite annuelle, il s'imagine déjà à la place de ses prédicateurs pour moderniser leur discours: « Ces bons pères jésuites! Il me semble qu'ils pourraient bien retoucher un peu leur St Ignace. Moi, si j'avais à donner cette méditation à des frères, au lieu de supposer un roi qui part pour la croisade et qui veut nous emmener à sa suite, j'imaginerais un grand éducateur qui entreprend d'élever et d'instruire la jeunesse d'un pays – avec les détails à l'avenant. Si j'avais affaire à des commerçants, je leur proposerais un financier; à des politiciens, un homme d'État, etc – Enfin, peut-être ai-je tort! » (9 juillet 1909). De même, ses notes de lecture font bien ressortir son indépendance d'esprit. Après avoir lu un livre du Père de Castégens (*Les horizons intellectuels*), il avoue que le chapitre intitulé « Invasion des sciences » n'est pas de son goût. « C'est, dit-il, pousser un peu loin l'amour du passé et la peur de l'avenir... » (11 mars 1907). Car le jeune frère qui dit ne croire « qu'à Dieu et à la science » (30 nov. 1906) est aussi fasciné par la technologie et ne peut accepter les discours qui font croire que trop de science éloigne de Dieu et que la technologie ne pousse qu'au matérialisme. Il considère le téléphone comme « une des merveilles qui proclament l'inépuisable fécondité des oeuvres du Créateur » (24 juin 1903) et après avoir téléphoné à ses parents, il note: « on aura beau déblatérer contre les industries et les progrès modernes, il faut avouer qu'ils sont parfois d'aimables instruments! » (23 janvier 1907). Constatant les avancées de l'aviation, il s'interroge: « Dans 25 ans où en serons-nous? » (2 juillet 1910). La lecture de son Journal montre bien que la passion de Marie-Victorin pour la science et la technologie entraîne son regard davantage vers le futur que vers le passé car il croit qu'elles apportent des choses utiles et font progresser l'humanité. À son époque, il était d'ailleurs assez caractéristique des Frères éducateurs d'être plus près des techniques et des sciences que ne l'étaient les prêtres des collèges classiques. Il est frappant de constater que les recueils de textes mis à la disposition des élèves par les Frères enseignants mêlaient textes littéraires, scientifiques et techniques sous une même couverture<sup>16</sup>.

---

<sup>16</sup> Voir par exemple, *Lectures littéraires et scientifiques*, par les Frères des écoles chrétiennes, Montréal, 1921. Les auteurs notent en préface que « les lectures scientifiques alternent avec les

En tant qu'éducateur, Marie-Victorin se considérait plutôt ignorant et se faisait un devoir d'acquérir « une somme considérable de connaissances générales » (26 octobre 1908). Curieux et avide de savoir, il se sentira toujours tiraillé entre son désir de se consacrer à ses études et de se faire une réputation dans le monde savant et même littéraire et son idéal religieux de frère anonyme dévoué aux œuvres de sa communauté. Il a du mal à se convaincre qu'un frère ait « le droit de consacrer volontairement son existence à l'édification d'une stérile renommée. Nous sommes des hommes d'œuvres plus que des hommes d'études » (23 mai 1911). Mais les dirigeants de son Institut visaient eux aussi à rehausser le niveau de formation des Frères et ils lui permettent de publier dans des revues scientifiques à condition de ne signer que par ses initiales « pour [s]e conformer à une coutume de l'Institut » (12 août 1913). Et dès qu'ils songent à créer un scolasticat supérieur, Marie-Victorin rêve déjà d'aller y étudier un an ou deux, idée qui lui plaît « au point de le troubler » (22 juillet 1914). Le frère assistant lui ayant rappelé « le préjugé tenace de notre ignorance qu'il faut faire disparaître », cela le confirme dans sa « volonté encore plus affermie de travailler de tout cœur à [s]'instruire, pour devenir plus utile aux âmes et à [s]on Institut » (22 juillet 1914). Il trouve ainsi au sein même de sa congrégation religieuse une solution à son dilemme qui lui permettra finalement de « reprendre des études chères et, tout en travaillant pour l'honneur de l'Institut, [s]e faire un nom dans la science canadienne » (23 mai 1911). Cet intérêt pour la haute culture l'amènera d'ailleurs à proposer une réforme majeure de la formation des Frères et surtout de leur recrutement. En 1934, il rédige un rapport sur les études et la formation intellectuelle des Frères éducateurs qui, présenté à une réunion générale de son Institut à Lembecq en Belgique, fût, selon les mots de Nive Voisine, « une vraie bombe ». Le botaniste y utilisait des mots très durs pour décrire l'ignorance de trop de recrues parlant même des « anormaux, des demi-idiots et des crétins reçus soi-disant pour le temporel, et qui finissent par trouver le chemin des classes<sup>17</sup> ». Il réclamait une formation minimale pour

---

littéraires et comblent une lacune, puisque, dans notre province il n'y a pas encore, semble-t-il, de lectures de cette sorte rédigées pour être mises entre les mains des élèves », p. II. Pour une étude du rôle des Frères éducateurs dans le système d'enseignement, voir Paul-André Turcotte, *L'enseignement secondaire public des frères éducateurs (1920-1970). Utopie et modernité*, Montréal, Bellarmin, 1988.

<sup>17</sup> Nive Voisine, *Une ère de prospérité, 1880-1946*, *op. cit.*, p. 245.

tous les Frères et plusieurs de ses propositions furent retenues dans le rapport général des activités du Chapitre général<sup>18</sup>.

Sans pouvoir proposer ici une analyse exhaustive d'un journal aux multiples facettes, notons tout de même qu'entre la première et la dernière page, la transformation de la personnalité de Marie-Victorin est évidente. Au début, sa dévotion religieuse est telle, que la littérature et la science doivent avant tout être au service de l'apostolat. La naïveté de ses années de noviciat et de scolasticat lui faisait s'exclamer : « C'est si beau la science au service de la religion » (18 juillet 1903) et se garder du « danger de faire l'art pour l'art, et la science pour la science » (6 février 1906). Mais cette conception évolue avec le temps qui passe et l'expérience acquise qui toujours désenchante les visions généreuses mais naïves de la jeunesse. À trente ans, il se dit « Quel délice ce serait pour moi d'écrire, de décrire! Mais la vie trépidante que je mène m'en empêche. Les âmes avant les arts! » (9 juin 1915). Et au moment de fermer définitivement son *Miroir*, il avoue : « Il fut un temps où écrire une page purement littéraire m'eût semblé un crime. Il me semblait que tout devait tendre à l'action catholique et à l'avancement du règne de Dieu sur la terre. Aujourd'hui, sans doute, je n'ai pas cessé, théoriquement, de penser ainsi, mais en pratique, j'ai bien sacrifié un peu moi aussi, au démon de l'art pur » (16 juillet 1920). Enfin, survolant, en 1943, « Vingt-cinq ans de vie scientifique au Canada français » pour le bénéfice des lecteurs de *l'Action nationale*, il lègue en quelque sorte son testament intellectuel et demande à ses concitoyens d'aimer la science pour elle-même et d'éviter le « prêchi-prêcha d'une science à tendances apologétiques<sup>19</sup> ».

### **Un itinéraire improbable**

La lecture de son Journal montre à quel point Marie-Victorin a constamment vécu dans l'attente de la mort, après qu'il eut été frappé par une première hémorragie pulmonaire, signe qu'il était tuberculeux, le 27 décembre 1903. Dès sa retraite de l'été 1904 il se dit: « cette retraite pourrait bien être ma dernière »

---

<sup>18</sup> Robert Rumily, *Marie-Victorin et son temps*, op. cit. p. 243-245 et Nive Voisine, *Une ère de prospérité, 1880-1946*, op. cit., p. 245-247.

<sup>19</sup> Marie-Victorin, *Science, culture et nation*, op. cit., p. 169.

(10 juillet 1904) . Quatre ans plus tard il est encore gravement attaqué et note : « les hémorragies m'ont repris le 16 février à l'église, au moment où je me disposais à communier. On m'a ramené à la maison sur un brancard porté par six frères.... C'était macabre! [ ...]. J' ai été administré le 21 février et vraiment j'étais prêt pour le grand voyage... » (4 mars 1908). Marie-Victorin est donc très tôt conscient qu'il n'a pas d'avenir. Le jour de ses vingt ans, il écrit: « Et me voilà, aujourd'hui, en religion, éducateur. Mes vingt ans me prenaient les bras croisés, jouissant (?) d'une santé incertaine, sans avenir probable (3 avril 1905)». Compensant peut-être l'incertitude face à son avenir, il s'investit totalement dans la vie, l'action, les combats et le savoir, thèmes qui traversent non seulement son Journal mais toute son œuvre. Homme d'action plus que de contemplation (18 juillet 1914), il célèbre le début des classes et semble heureux de se retrouver «de nouveau dans la vie active, dans le bruit, le mouvement, la lutte » (7 sept. 1908). Et une devise qu'il propose pour son Cercle littéraire, sans toutefois la retenir, dit tout: « Non pour l'école, mais pour la vie » (29 nov. 1906).

Si sa maladie lui fait aimer la vie, elle fixe aussi son orientation scientifique. C'est du moins ce qu'il croit. Au cinquième « anniversaire » de ses premières hémorragies, il note : « Cet événement a complètement changé le cours de mon existence. Il a fait de moi un convalescent à perpétuité sur qui on ne peut compter pour rien de sérieux et de durable. Mes rêves d'avenir qui dans leur ampleur réclamaient une forte santé ont été brisés. D'un autre côté la nouvelle vie que j'ai dû mener, vie de soins et de grand air, a fait de moi un naturaliste et m'a permis de me livrer à des études qui autrement me seraient restées étrangères » (27 décembre 1908).

À 23 ans, il prenait conscience que sa vocation scientifique lui avait été en quelque sorte inoculée par le bacille de Koch, responsable de sa tuberculose qui s'était déclarée alors qu'il était professeur de 3<sup>e</sup> année au Collège de Saint-Jérôme. C'est ainsi qu'il débuta ses herborisations au printemps de 1904 et prit aussitôt l'habitude d'en consigner les résultats dans son Journal. Rattaché au Collège de Longueuil à compter de

l'automne de la même année, il explore systématiquement les alentours et étend son enquête aux rives du Saint-Laurent, au Mont-Beloeil et au Fort Chambly, toujours accompagné de son guide: la *Flore canadienne* de l'abbé Léon Provancher, publiée en 1862 et alors seule référence disponible, que lui a rapporté de Montréal le frère directeur (27 avril 1904). Autodidacte, son apprentissage sera facilité par la rencontre au Collège de Longueuil d'un confrère venu de France, le frère Rolland-Germain (1881-1972). Se liant d'amitié, ils deviendront vite inséparables et c'est le plus souvent ensemble qu'ils exploreront le Québec «du Témiscamingue aux îles de la Madeleine, et de l'Abitibi aux Cantons de l'Est» comme se plaira plus tard à le rappeler Marie-Victorin lui-même<sup>20</sup>. Mais la botanique ne sera pas sa seule passion. Comme son Journal en témoigne, il dévore tous les livres qui lui tombent sous la main : vies de Saints, romans, poèmes, livres d'histoire et revues scientifiques. Il adore le théâtre et la littérature et s'avoue à lui-même : « quand j'assiste à quelque œuvre d'art, j'éprouve des attraites terribles pour la littérature et le théâtre – Que le bon Maître dirige et maîtrise ces aspirations, qui, bien qu'étant nobles et grandes par elles-mêmes, peuvent avoir de terribles conséquences » (24 janvier 1906). Et bouquiner chez les libraires est pour lui une de ses « grandes jouissances » (18 octobre 1907). Il lit autant les auteurs catholiques de son époque, comme Paul Bourget et Maurice Barrès, que Gustave Flaubert et les auteurs canadiens, tels Joseph Marmette, Arthur Buies, Edmond de Nevers et Laure Conan. En fait, il lit tout ce qui lui tombe sous la main. Des résumés qu'il en fait ressort toujours, il me semble, une attitude de distance critique et un sens de l'observation ethnographique qui fait qu'il n'adhère pas nécessairement à tout ce qu'il lit et adopte plutôt une posture descriptive des mœurs qui l'entourent. Il note aussi constamment lesquels de ces livres peuvent ou non être lus à ses jeunes élèves.

### **Vers la Flore**

À compter de 1908, Marie-Victorin commence à publier les résultats de ses explorations botaniques dans *Le naturaliste canadien*, alors dirigé par l'abbé V.-A. Huard, qui reprit le flambeau de son maître, l'abbé Provancher, qui avait fondé la revue en 1868. Dès sa deuxième publication, «Contributions à l'étude de la

---

<sup>20</sup> Marie-Victorin, *Histoire de l'Institut botanique de l'Université de Montréal*, Contributions de l'Institut botanique de l'Université de Montréal, n° 40, 1941, p. 14.

Flore de la Province de Québec», il note, d'entrée de jeu, que «les botanistes herborisants sont rares en notre pays [et que] notre flore provinciale n'est encore que très imparfaitement connue». Le jeune homme de 23 ans laisse déjà entrevoir une personnalité forte, qui n'hésite pas à lancer des projets à ses compatriotes. Il rêve de remplacer la flore de Provancher par une nouvelle flore du Québec. Cette nouvelle « Flore illustrée de la province de Québec » qu'il appellera de ses vœux en 1914, devrait être utilisable par les non-spécialistes et contenir beaucoup d'illustrations. Elle s'adresserait « aux étudiants, aux amateurs, ainsi qu'aux agriculteurs et, dans une certaine mesure, aux touristes<sup>21</sup> ».

Tout en consacrant ses étés aux herborisations, il continue à se laisser tenter par l'écriture. Pour occuper les membres de son Cercle littéraire, qu'il met sur pied en 1906 « envers et contre tous » (22 juillet 1914), il compose une première comédie « Un congé de mois mouvementé » (5 novembre 1909) et l'année suivante un drame historique, *Charles Le Moyne*, qu'il fait jouer à ses élèves et qui remporte un grand succès<sup>22</sup>. On le rejouera souvent par la suite même à Trois-Rivières en 1916, « avec assez de succès paraît-il », même si on ne lui a « pas fait le plaisir d'y assister » (12 mars 1916). Critiqué par son entourage qui n'aime pas ses innovations et se demande si « les séances dramatiques et musicales le soir sont à encourager ou à proscrire » (12 juillet 1910) il trouve appui dans ses lectures notant, deux jours après avoir entendu ces critiques : « Ceux qui vivent ce sont ceux qui luttent. Ce sont ceux dont un dessein ferme emplît l'âme et le front », citation de Victor Hugo qu'il extrait de *Soyez des hommes*, de F.A. Vuillermet. Il continue à écrire et soumet même ses oeuvres aux Prix littéraires que la Société Saint-Jean-Baptiste vient de créer. Il remporte ainsi des prix en 1915 pour *La croix de Saint-Norbert* et, en 1916, pour *La Corvée des Hamel*<sup>23</sup>. Avec d'autres textes, ils seront d'ailleurs réunis en volume en 1919 sous le titre de *Récits laurentiens*. Sûr de lui, il prédit même ses succès. Composant une comédie-revue, *La conspiration*

<sup>21</sup> Frère Marie-Victorin, « Nécessité de la publication prochaine d'une flore illustrée de la Province de Québec », *Le naturaliste canadien*, vol. 40, mai 1914, p. 166.

<sup>22</sup> Sur les activités du Cercle, voir Gilles Beaudet, f.é.c., « L'action pastorale du frère Marie-Victorin au Collège de Longueuil (1904-1929) », Société canadienne d'histoire de l'Église catholique, Sessions d'étude 1984, pp. 67-79.

<sup>23</sup> Il remporte aussi un second prix pour « La corvée de l'érable », mais ce texte qui n'est pas repris dans ses *Récits*.

*des jeunes* (14 décembre 1914), il croit qu'elle « aura peut-être quelque succès » (11 novembre 1914). Et à l'annonce de son premier prix littéraire, il écrit, fier de lui: « C'est un succès inattendu? Non pas. Au fond je le savais d'avance. Pourquoi? Mystère. J'ai parfois une intuition des choses futures et j'ai continué de dire que mes rêves les plus fous se réalisent. Bonsoir! » (17 décembre 1915). Mais ses succès font des jaloux et il écrit à son ami et confidant le frère Rolland-Germain que sa « petite bêtise intitulée 'La conspiration des jeunes' a été envoyée aux Supérieurs dans le dessein évident de [lui] nuire<sup>24</sup> ». On l'a vu, ce n'était ni la première ni la dernière des attaques qu'il lui faudrait endurer pour rester fidèle à lui-même.

Mettant à profit son sens aigu de l'observation de la nature, mais aussi des hommes, il écrit plusieurs textes qui donneront naissance à un deuxième volume qui paraît en 1920 et qui est déjà plus personnel, *Croquis laurentiens*. Très bien reçus pas la critique, les deux volumes sont assez différents et marquent l'évolution de la personnalité de Marie-Victorin et du regard qu'il porte sur le monde qui l'entoure. Comme le résume très bien son préfacier, André Gaulin, « plus que dans les *Récits laurentiens*, récits davantage marqués par le terroirisme, ou l'auteur se prêtait à l'affabulation du conteur, les *Croquis laurentiens* expriment la vision du botaniste, philosophe et poète, qui refait en plusieurs tableaux fortement organisés le portrait de l'homme d'ici<sup>25</sup> ». Ils seront d'ailleurs souvent réédités.

Ces «escapades passagères» – comme il se plaira plus tard à caractériser cette période<sup>26</sup> – ne l'empêchent pas de préparer sa *Flore du Témiscouata*, publiée en 1916 : « ce n'est pas un gros succès de librairie, mais c'est un jalon de posé » (28 octobre 1916). Le professeur du Collège de Longueuil voyait grand mais sa position d'enseignant dans une modeste école secondaire rendait la réalisation de ses rêves improbables. Même stimulé par l'amitié de son confrère Rolland-Germain et la correspondance avec de grands

---

<sup>24</sup> Marie-Victorin au frère Rolland-Germain, 22 mars 1915, cité par Nive Voisine, *Une ère de prospérité*, op. cit. p. 242.

<sup>25</sup> Frère Marie-Victorin, *Croquis Laurentiens*, édition préparée et présentée par André Gaulin avec la collaboration d'Aurélien Boivin, Montréal, Fides, 1982, p. 14; repris dans la collection de poche, Bibliothèque québécoise, en 2002.

<sup>26</sup> Marie-Victorin, *Histoire de l'Institut botanique de l'Université de Montréal*, Contributions de l'Institut botanique de l'Université de Montréal, n° 40, 1941, p. 15.

botanistes étrangers, son travail se fera, jusqu'en 1920, «dans un isolement presque complet<sup>27</sup>». En somme, toute sa carrière aura été doublement improbable: sa santé physique rendant sa vie précaire et sa position institutionnelle offrant peu de chances à la réalisation de son grand projet scientifique: la publication de la *Flore Laurentienne*.

### **Le tournant**

L'année 1920 marque un tournant capital dans la carrière de Marie-Victorin, tournant qui rendra en fait possible la réalisation de ses rêves de jeunesse<sup>28</sup>. Nommé professeur de botanique à l'université de Montréal, qui vient d'acquiescer son émancipation de l'Université Laval après des années de bataille<sup>29</sup>, il pourra dorénavant former une relève et ainsi corriger l'absence de naturalistes canadiens-français qu'il déplorait en 1908 et en 1917<sup>30</sup>. Il s'entourera rapidement de collaborateurs qui l'assisteront dans son travail d'identification de la flore. Ainsi, à ses excursions habituelles avec le frère Rolland-Germain, s'ajoutent celles de ses nouveaux étudiants: Jules Brunel explore d'abord avec son maître la région du Lac Saint-Jean et s'occupe ensuite d'algologie dans la région de Montréal en compagnie de Cécile Lanouette. On le retrouve ensuite dans le Parc national des Laurentides et sur la Côte-Nord, entre Mingan et Blanc-Sablon, toujours à la recherche d'algues et de phanérogames. Marcelle Gauvreau récolte et étudie, pour son mémoire de maîtrise, les algues marines des deux rives du Saint-Laurent. Avec Georgette Simard, elle se rend aussi aux îles de la Madeleine et, accompagnée de Claire Morin, scrute la région de Charlevoix. Enfin, Jacques Rousseau explore la région de l'estuaire du Saint-Laurent, le Bic, les Shikshocks, la Matapédia et Charlevoix, alors que d'autres encore accompagnent Rolland-Germain à la Baie des Chaleurs et même au Nouveau-Brunswick.

---

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 15.

<sup>28</sup> Ce qui suit reprend et développe deux articles précédemment parus : « Le naturalisme de Marie-Victorin », *Quatre-Temps*, vol. 20, n° 4, hiver 1996, pp. 30-32 et « Marie-Victorin à la recherche de la Flore laurentienne », *Cap-aux-Diamants*, n° 46, été 1996, pp. 26-29.

<sup>29</sup> André la Vallée, *Québec contre Montréal. La querelle universitaire, 1876-1891*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1974; Hélène-Andrée Bizier, *L'Université de Montréal. La quête du savoir*, Montréal, Libre expression, 1993.

<sup>30</sup> Marie-Victorin, « Les sciences naturelles et les canadiens-français », dans *Science, culture et nation*, *op. cit.*



Marie-Victorin savait l'importance des institutions, ces « obscures mais indispensables fondations de l'édifice national<sup>31</sup> ». De son poste universitaire, il participera activement à la création des premières sociétés savantes en 1923, dont la Société canadienne d'histoire naturelle (SCHN), devant laquelle il fera ses discours les plus importants, et l'Association canadienne-française pour l'avancement des sciences (ACFAS), dont il sera le premier secrétaire et qu'il présidera en 1937<sup>32</sup>. Il joue aussi un rôle important dans le développement des Cercles des jeunes naturalistes, mouvement fondé par le frère Adrien, c.s.v. mais dont Marie-Victorin aura tôt fait de prendre le contrôle pour les enrôler dans sa "pacifique armée" au service de la botanique.

Lui qui, en 1900, avait refusé la proposition de son père de faire un voyage en Europe avant de s'engager au sein de la communauté des Frères, profitera du congrès de la British Association for the Advancement of Science (BAAS), auquel il participe à Cape Town en Afrique du Sud comme délégué de l'Université de Montréal, pour entreprendre en 1929 son premier voyage « À travers trois continents ». C'est là le titre du Journal (non publié) qu'il tient pendant un périple qui le mène, entre mai et novembre, de Paris à Capetown avec retour via Zanzibar, Thèbes, Jérusalem, Prague, Berlin, et autres villes importantes, trajet qui l'amène dans tous les grands jardins botaniques du monde. À peine de retour et débarqué du bateau, il reprend ses combats et lance, devant les membres de la SCHN, l'idée de créer à Montréal un grand jardin botanique. Bien servi par la conjoncture politique – son ancien élève et ami Camilien Houde est maire de Montréal depuis 1928; il inscrit le projet à son programme électoral de 1930 et est réélu –, Marie-Victorin réalisera encore une fois son rêve. Grâce à l'appui de Maurice Duplessis, élu en 1936, le Jardin ouvrira finalement ses portes au public en 1939 après une inauguration partielle en août 1937, non sans avoir rencontré de nombreux obstacles<sup>33</sup>. Encore en 1940, après avoir réussi à empêcher l'occupation

<sup>31</sup> Marie-Victorin, *Science, culture et nation*, op. cit., p. 170.

<sup>32</sup> Yves Gingras, *Pour l'avancement des sciences. Histoire de l'Acfas 1923-1993*, Montréal, Boreal, 1994.

<sup>33</sup> Pour plus de détails, voir Luc Chartrand, Raymond Duchesne, Yves Gingras, *Histoire des sciences au Québec, Montréal, Boréal, 1987*, pp. 265-267; Robert Rumilly, *Le frère Marie-Victorin*, op. cit. p. 164 et *passim* et Michèle Dagenais, « Le Jardin botanique de Montréal : une

militaire du Jardin botanique par l'armée canadienne, il écrit, enragé, à sa sœur Adelcie: « Ça a été une terrible lutte mais nous avons trouvé d'excellents et puissants amis, qui ont fait les pressions nécessaires. Dans le monde tel qu'il est fait, il est absolument inutile d'avoir raison : il faut surtout avoir des rouleaux à vapeur pour passer sur le dos des agresseurs <sup>34</sup> ».

L'énergie, le charisme et le sens de l'organisation de Marie-Victorin, lui permirent ainsi de réaliser, entre 1920 et 1935, le tour de force de lancer, en pleine crise économique, le grand chantier du Jardin botanique de Montréal et de publier ce qui sera aussitôt acclamé comme la bible des naturalistes canadiens-français. C'est en effet en 1935 que la *Flore laurentienne*, fruit de plus d'un quart de siècle de recherches systématiques sur le terrain, voit le jour par les soins, et aux frais, des Frères des Écoles chrétiennes. Ouvrage massif de plus de 900 pages, il est illustré de 22 cartes et de 2 800 dessins des mains expertes du frère Alexandre, lui aussi des écoles chrétiennes, professeur de biologie au Mont Saint-Louis et l'un des tout premiers étudiants de Marie-Victorin à l'Université de Montréal. L'ouvrage répond enfin aux objectifs que ce dernier lui avait fixés publiquement vingt ans plus tôt<sup>35</sup> et réalise au autre « rêve caressé » quand il avait vingt-cinq ans (6 avril 1910).

Un aspect méconnu du travail de Marie-Victorin est son effort de francisation de la nomenclature des plantes. En effet, «la majorité de nos plantes laurentiennes n'ont pas de noms français», note-il en préface, car «on ne crée pas de vocable pour des objets dont on ignore jusqu'à l'existence». Celui qui avait déjà forgé les termes «Madelinots» et «Laurentie<sup>36</sup>», s'est donc efforcé de «franciser le moins mal possible, en évitant les contresens, et les assonances les plus désastreuses, des noms scientifiques souvent aussi dépourvus de sens que d'euphonie». Ce travail lui paraissait essentiel pour que «l'honnête homme» puisse

---

responsabilité municipale? », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 52, n° 1, été 1998, pp. 3-22.

<sup>34</sup> Marie-Victorin à Sœur Marie-des-Anges, 7 février 1940, dans *Confidence et combat*, *op. cit.* p. 159.

<sup>35</sup> Marie-Victorin, "Nécessité de la publication prochaine d'une flore illustrée de la Province de Québec", *Le naturaliste canadien*, vol. 40, mai 1914, p. 164-167.

<sup>36</sup> Marie-Victorin, *Science, culture et nation*, *op. cit.*, p. 130.

«parler des plantes de son pays dans sa langue de tous les jours». Ce faisant, Marie-Victorin continuait une lutte entreprise dès sa jeunesse alors qu'il s'impliquait dans les campagnes de francisation du vocabulaire sportif (9 octobre 1909 et 13 février 1910).

Conscient d'avoir mené à terme un projet de grande ampleur, il dédia son livre «à la jeunesse nouvelle de [son] pays, et particulièrement aux dix milles jeunes gens et jeunes filles qui forment la pacifique armée des *Cercles de jeunes naturalistes* ». Il data cet « Envoi » du 3 avril 1935, jour de son 50<sup>e</sup> anniversaire. Le choix de la date était symbolique: Marie-Victorin qui avouait candidement en 1912 qu'il commençait à s'habituer à réaliser ses rêves (10 juillet 1912), était arrivé à un âge qu'il n'avait jamais cru pouvoir atteindre étant donné l'état de son cœur et de ses poumons phtisiques. Surtout, il n'avait pas oublié, même après quinze ans d'enseignement universitaire, que tout son travail visait avant tout la jeunesse qu'il voulait forte et combative, particulièrement en cette période de crise économique, de « désarroi du monde<sup>37</sup> ».

L'envergure du travail scientifique accompli par Marie-Victorin ne passa pas inaperçue à l'étranger. En 1932, il obtient le prix Gandoger de la Société botanique de France, et, en 1935, le prix de Coincy de l'Académie des sciences de Paris «pour l'ensemble de ses travaux botaniques».

### **Une philosophie de la nature**

Mais le botaniste n'a pas limité son intérêt à la flore locale. De 1938 à 1943, il fait plusieurs séjours à Cuba en compagnie d'un autre confrère botaniste en poste là-bas, le frère Léon. Ses nombreuses excursions donneront lieu à la publication de trois forts volumes d'*Itinéraires botaniques dans l'île de Cuba*, publiés respectivement en 1942, 1944 et, à titre posthume, en 1956. Fidèle à son habitude d'observateur attentif des plantes et des hommes, il y mélange descriptions de plantes et observations ethnographiques sur les mœurs des habitants. Sa réflexion dépasse ainsi largement le cadre strictement végétal pour englober l'ensemble du monde vivant, humanité comprise. Le frère Marie-Victorin était un

---

<sup>37</sup> Marie-Victorin, *Flore laurentienne*, Montréal, Imprimerie de La Salle, 1935, p. 11.

homme de terrain et sa conception de la nature s'est forgée au contact du sol laurentien et cubain surtout, mais aussi africain. C'est d'ailleurs à travers ses observations et ses réflexions sur ces différents systèmes écologiques que l'on peut dégager sa philosophie de la nature. Homme de foi, il est certain que le frère Marie-Victorin était habité par le mystère de la vie et bien qu'il n'ait jamais formulé sa philosophie de façon systématique, comme a pu le faire, par exemple, son contemporain, le père Teilhard de Chardin, qui l'a beaucoup influencé, on peut la dégager en glanant çà et là dans son œuvre, au tournant d'une description botanique ou ethnographique, les réflexions qu'il laisse tomber au fil de la plume.

Sa conception de la nature est avant tout marquée par la géologie, qui fournit l'échelle du temps, et par l'écologie, qui met en évidence l'interdépendance entre les vivants. « Par l'introduction du facteur temps dans le domaine de la pensée, la géologie, écrit-il en 1937, place la nature, l'humanité et l'histoire dans leur vraie perspective par rapport à nous ». L'Homme n'y est plus le centre du monde et, soutient-il, « on oublie que si la planète peut être mesurée par les hommes, ce n'est pas l'homme qui doit lui servir de mesure<sup>38</sup> ». Pour Marie-Victorin, la nature, la Vie en général, semble être un phénomène infiniment plus important, plus résistant que la civilisation humaine, dont il imagine facilement la disparition. Méditant devant les ruines d'une vieille forteresse espagnole dominant la baie de Santiago de Cuba, il écrit: « Le soleil et la pluie, n'ayant pu encore détruire la grande forteresse, l'ont maquillée de verdure et de fleurs comme pour la pacifier, pour marquer les droits d'une nature sans âge sur les entreprises de l'homme d'un jour<sup>39</sup> ». Il en tire cette morale: « les ruines les plus sacrées ou les plus fameuses sont également sans défense contre les entreprises récurrentes de la Vie, la Vie qui est le Présent, et qui dévore le Passé<sup>40</sup> » (11 avril 1940).

Alors que Teilhard de Chardin, optimiste, célébrait sur un ton mystique « le phénomène humain », Marie-Victorin, du moins dans ses moments les plus sombres, n'est pas loin de réduire l'Homme à un

---

<sup>38</sup> Marie-Victorin, *Science, culture et nation*, *op. cit.*, p. 137.

<sup>39</sup> Marie-Victorin, *Itinéraires botaniques dans l'île de Cuba*, 2e série, 1944, p. 115.

<sup>40</sup> *Ibid.*, p. 116.

épiphénomène! Ce qu'il appelle de façon originale, « l'hominisation de la nature » – c'est-à-dire la transformation de la nature par l'homme et non, comme chez Teilhard de Chardin, le passage du primate à l'Homme – semble parfois avoir une connotation péjorative, comme lorsqu'il décrit la flore d'un village cubain et tranche: « Tout cet ensemble est fortement artificiel et hominisé<sup>41</sup> » (25 mars 1942). Les dernières phrases de la magistrale «Esquisse générale de la Flore laurentienne», qui sert d'introduction à l'ouvrage, expriment à la fois une conscience tragique de la fragilité de l'humanité et une foi inébranlable en la puissance de la nature vivante. L'activité intelligente de l'homme étant la principale source qui trouble « le balancement millénaire des éléments de la Biosphère », il note – peut-être influencé par le marasme économique ambiant (nous sommes en 1935) – que « dans l'hypothèse de la destruction de notre civilisation et d'un retour possible à la barbarie », ces perturbations externes « cesseraient d'agir avec la disparition de l'espèce humaine. L'équilibre ancien devrait alors se rétablir, à peu de chose près. Les hordes végétales depuis longtemps tenues en échec par le labeur humain, les plantes de proie longtemps traitées en ennemies, s'avanceraient sur nos champs, monteraient à l'assaut de nos villes, et couvriraient les ruines d'épaisses frondaisons, cependant que sur les cendres de la grande maison humaine, dans un air devenu plus pur, sur une terre redevenue silencieuse, brillerait encore, libéré, sauvage et magnifique, le flambeau de la Vie<sup>42</sup>!»

La grande diversité naturelle de la vie – on dirait aujourd'hui la bio-diversité – l'inspire alors qu'il se sent déprimé à la vue d'une végétation trop uniforme. Scrutant, toujours à Cuba, un canal creusé de main d'homme: il note: « nulle autre forme de vie apparemment que celle du *Rhizophora Mangle* [...] Cette uniformité absolue, cette forme de vie qui se répète sans cesse, sans une dérogation, sans un repère, sans une trace d'une autre plante que l'on saluerait avec joie, – quelque banale qu'elle fut – cette uniformité opprime, écrase!<sup>43</sup> » (26 mars 1942).

---

<sup>41</sup> Marie-Victorin, *Itinéraires botaniques dans l'île de Cuba*, 3e série, 1956, p.87.

<sup>42</sup> Marie-Victorin, *Flore laurentienne*, Montréal, Imprimerie de La Salle, 1935, p. 78.

<sup>43</sup> Marie-Victorin, *Itinéraires botaniques dans l'île de Cuba*, 3e série, 1956, p. 97.

Chez Marie-Victorin, c'est le mystère de la Nature qui doit servir de leçon aux hommes. L'éducateur passe ainsi ses messages à travers ses analyses de la flore laurentienne ou cubaine. Décrivant les relations complexes qui unissent la fleur du *Pachira Alba* aux abeilles en quête de pollen, aux insectes qui scrutent le fond du calice, aux oiseaux qui se nourrissent de ces derniers, il note que « la vie serait idylliquement simple et belle si abeilles et diptères pouvaient jouir en paix de la table mise », mais « ce qu'il faut bien appeler la cruauté de la nature » vient faire ombrage. Toutefois, ajoute-t-il, « ce pillage et ces meurtres, ces mouvements désordonnés en apparence, sont néanmoins dirigés vers une fin de vie<sup>44</sup> » (27 mars 1941). Il rappelle souvent que « la loi de la nature est inexorable et cette loi décrète la lutte pour la vie. Et la lutte pour la vie supprime les faibles, exalte et couronne les forts. » On retrouve, ici encore, des échos du Linné de la « Guerre de tous contre tous » qui observait lui aussi « les vivants non seulement dévorer les fleurs les plus belles, mais même par une étonnante tyrannie, se déchirer les uns les autres sans compassion<sup>45</sup> ».

Pour Marie-Victorin, la Nature est donc « ce livre admirable et trop souvent fermé [...] où si peu d'hommes savent lire les rythmes de beauté et les paroles de vie ». Car la Vie, « ce grand courant vital dont nous ne savons ni d'où il est venu, ni où il va », est « une épopée naturelle dont la continuité et l'ordonnance sont évidents<sup>46</sup> ». Et dans l'adversité, seul le contact intime avec la Nature lui semblait pouvoir permettre aux hommes de retrouver « la force de vivre de lutter, de battre des ailes vers des idéals rajeunis<sup>47</sup> ».

Sa conception de la nature, Marie-Victorin aura aussi la chance de la diffuser largement sur les ondes de la radio de Radio-Canada, chaque année à compter de l'automne 1941. Pour l'émission « La cité des plantes », il enrôlera ses collaborateurs et collaboratrices qui viendront y parler de leurs spécialités

---

<sup>44</sup> Marie-Victorin, *Itinéraires botaniques dans l'île de Cuba*, 2e série, 1944, p. 329.

<sup>45</sup> C. Linné, *L'équilibre de la nature*, traduit par Bernard Jasmin, introduction et notes par Camille Limoges, Paris, Vrin, 1972, p. 103.

<sup>46</sup> Marie-Victorin, « Le dynamisme dans la flore du Québec », 1929, repris dans Marie-Victorin, *Pour l'amour du Québec*, Montréal, Éditions Paulines, 1971, citations pp. 101-102.

<sup>47</sup> Marie-Victorin, *Flore laurentienne*, *op. cit.*, p. 11.

respectives<sup>48</sup>. Sa causerie sur l'Arbre, diffusée le 12 octobre 1943, et inaugurant la troisième série d'émissions, montre bien comment Marie-Victorin savait transmettre sa pensée en décrivant la nature. Après avoir présenté les caractéristiques physiques de l'arbre, il écrit :

« comme nous, plus que nous, l'arbre a une patrie, un sol natal, et il supporte mal l'exil. Comme chez les humains, l'arbre soutient son frère dans la forêt; mais les arbres se livrent aussi parfois des luttes fratricides et la forêt est pleine d'implacables suppressions, de silencieux triomphes du fort sur le faible. Enfin, comme nous aussi, l'arbre, ayant atteint le nombre de ses jours, disparaît et retourne à la terre, pendant que, folle de sève, la génération suivante monte vers le soleil<sup>49</sup> ».

Il prenait ces chroniques de vulgarisation à coeur, planifiait la saison à l'avance et écrivait toujours soigneusement ses textes. Ainsi, le jour de son accident d'auto le 15 juillet 1944, il attendait sur le bord de la route ses collaborateurs, partis à la recherche d'une rare fougère, et profitait de l'occasion pour écrire le texte qui devait ouvrir la quatrième série d'émissions à l'automne 1994. Intitulé « Voyez les lys des champs » il renouait avec sa devise, inscrite d'ailleurs « en lettres de cuivre incrustées dans le travertin du plancher » que l'on remarque, écrivait-il en ouverture, en traversant le foyer du Jardin botanique de Montréal<sup>50</sup>. Le religieux botaniste n'ayant pas survécu à cette dernière herborisation, il allait revenir à son collaborateur de longue date, qui lui succéda au poste de directeur de l'Institut botanique, Jules Brunel, de lire sur les ondes de Radio-Canada cette dernière chronique le 19 octobre 1944, ouvrant ainsi, comme prévu, la nouvelle saison de « La cité des plantes ». Le geste était doublement symbolique : dans son ultime message Marie-Victorin renouait avec la dédicace de sa *Flore laurentienne* dans laquelle il demandait à la jeunesse du pays laurentien de répondre « à la douce invite du Christ aux hommes : Considérez le lys des champs! »<sup>51</sup> Et en lisant ce texte, Jules Brunel montrait que son maître avait réussi à former une relève qui pourrait continuer son œuvre, non seulement scientifique mais également de promotion de la science auprès des jeunes.

---

<sup>48</sup> Rumilly, *Le frère Marie-Victorin, op. cit.*, p. 374-376.

<sup>49</sup> Marie-Victorin, « L'arbre : méditation », *Bibliothèque des jeunes naturalistes, tracts n<sup>os</sup> 101-150*, Montréal, Éditions des jeunes naturalistes, Jardin botanique, 1975, tract n<sup>o</sup> 101, p. 4.

<sup>50</sup> Marie-Victorin, *Pour l'amour du Québec, op. cit.*, p. 176.

<sup>51</sup> Marie-Victorin, *Flore laurentienne, op. cit.*, p. 11.

Dès la création des Cercles des jeunes naturalistes, Marie-Victorin s'était fait accuser par des collègues de l'université « de vouloir faire entrer l'école primaire à l'université<sup>52</sup> ». En fait, il lançait plutôt un mouvement de vulgarisation scientifique qui visait à faire aimer la science et à engendrer des carrières scientifiques. Il aura été le premier à comprendre que pour briser le cercle vicieux de l'absence des Canadiens français dans le monde scientifique, il fallait attaquer le problème par les deux bouts en travaillant à la fois à éveiller les consciences dès le plus jeune âge – comme le fera son étudiante et collaboratrice Marcelle Gauvreau en créant l'École de l'éveil en 1935 – et à construire des laboratoires universitaires qui pourraient plus tard accueillir des étudiants pour en faire de véritables savants. Ayant lui-même passé la première partie de sa vie auprès de la jeunesse, comme en témoigne son Journal, Marie-Victorin était dans une position unique pour faire cette jonction, audacieuse pour l'époque.

L'instinct de survie et de lutte que Marie-Victorin voyait partout dans la nature, autant végétale qu'humaine, est celui-là même qui l'a habité toute sa vie. Il est probable que cette conception agonistique du monde le confortait dans l'idée que le « royaume de la recherche scientifique, comme le royaume des cieux, souffre violence, et que les violents seuls l'emportent<sup>53</sup> ». Chose certaine, cet esprit combatif lui a permis de construire une œuvre scientifique et institutionnelle qui a contribué de façon unique à l'édification du Québec scientifique moderne. La publication de son Journal nous permet aujourd'hui de redécouvrir sa personnalité et sa pensée, qui – on ne peut en douter – peuvent encore inspirer ceux et celles qui se sentent la force de contribuer à édifier le Québec de demain.

---

<sup>52</sup> Marie-Victorin, *Le Devoir*, 30 octobre 1933.

<sup>53</sup> Marie-Victorin, « La province de Québec. Pays à découvrir et à conquérir. À propos de culture scientifique et de libération économique, *Le devoir*, 25 septembre 1925, repris dans *Science, culture et nation, op. cit.*, p. 68.